

SAÿN (AUGUSTE)

Aix 1850-1853.

Le camarade Saÿn, dont nous déplorons la perte, était né à Crest (Drôme) le 28 septembre 1833; son père était serrurier mécanicien dans cette petite ville, il envoya ses deux fils à l'École d'Aix dans le but bien naturel de se préparer des mécaniciens capables de faire prospérer son industrie.

L'aîné des frères resta dans le pays natal et Auguste, le cadet, en quittant l'École d'Aix, vint à Paris (octobre 1853) où nous le trouvons employé dans la maison Gouin et C^{ie} en qualité de dessinateur.

En 1854, étant obligé de partir pour son sort, il devança l'appel en s'engageant dans le corps des mécaniciens de la flotte, c'est en cette qualité qu'il fit la campagne de Crimée à bord du *Pingouin*.

En quittant la Marine il entra chez M. Ardon, entrepreneur du Canal de Suez; il fit dans cette maison de sérieuses études sur les excavateurs qui lui permirent d'entrer chez M. Frey, constructeur, en qualité d'ingénieur; dans cette maison il s'occupait de machines-outils et il mit à jour quelques excavateurs qui posèrent Saÿn comme bon ingénieur constructeur.

En 1868 il s'établit, 16, rue Popincourt; c'est dans ce petit atelier que nous retrouvons Saÿn au milieu

de petits outils, plus bizarres les uns que les autres, employés par les cuisiniers parisiens pour donner à de vieilles pommes de terre l'aspect de légumes frais, découper des carottes biscornues, faire des juliennes, etc.

Cette branche de la mécanique étant très limitée, Saÿn eut l'idée de joindre à cette industrie celle des machines à fabriquer les rivets, il produisit une machine à balancier par friction qui arrachait le rivet de la matrice automatiquement. C'est, croyons-nous, la première machine de ce genre qui venait d'être inventée. Saÿn la fit breveter en juillet 1868, et voilà notre Camarade lancé à toute vapeur dans la construction des machines à fabriquer les rivets à chaud, puis à froid, machines à fabriquer les écrous, ébarbeuses, fours à chauffer les rivets, etc.; enfin toute la série des outils nécessaires à la fabrication des boulons et des rivets.

L'atelier de la rue Popincourt devient dès lors insuffisant et en 1872 il crée de toutes pièces un grand atelier de construction, 82, avenue Philippe-Auguste; là il a pu occuper quarante à cinquante ouvriers et avec un puissant outillage bien disposé, il a pu satisfaire les nombreuses demandes qu'il recevait. Dans cet établissement, il se développe tout à son aise et peut donner libre cours à son imagination, il invente encore diverses machines qui sont décrites dans le XXVII^e volume de la publication industrielle d'Armengaud; les Camarades qui s'intéressent à cette branche de l'industrie verront là la somme d'intelligence et d'ingéniosité qu'a déployée notre Camarade.

Les nombreuses récompenses qu'il a obtenues dans

diverses expositions soit en France soit à l'étranger sont là pour attester les progrès sérieux qu'il a su faire dans son industrie.

Les machines de Saÿn sont répandues non seulement en France, mais en Belgique, en Allemagne, en Suisse et jusqu'en Amérique; il a montré ce que peut faire un bon spécialiste doué d'imagination, il a porté très loin le drapeau de nos écoles, car tous les industriels savaient que Saÿn sortait de nos Écoles d'Arts et Métiers. Appelé à Patras en 1886 pour y modifier des dragues du canal de Corinthe, il a remarqué que dans ce petit pays l'industrie de la boulonnerie faisait complètement défaut, il eut l'idée de créer au Pirée une usine de cette industrie.

Cette usine lui a donné beaucoup de tourments, il ne lui était pas possible de suivre régulièrement son établissement de Paris en même temps que celui du Pirée et, à un âge où il faut songer à la retraite, il était obligé de mener une existence de combattant; il est mort sur la brèche en vaillant industriel, frappé par une attaque d'apoplexie foudroyante dans sa soixante-deuxième année.

Depuis plus de dix ans il était atteint d'une forte corpulence, signe certain d'un tempérament apoplectique, mais il se jouait des petits malaises qu'il ressentait et, trop confiant dans une santé apparente, il n'a pas su ou plutôt n'a pas pu suivre le traitement nécessaire à conjurer le mal qui l'a emporté à l'affection des siens.

Il laisse une veuve et trois enfants, le fils aîné a vingt-quatre ans et il aura, nous l'espérons, le courage de soutenir l'établissement créé si laborieusement par son père; il est aidé dans sa tâche

par un de nos Camarades que nous sommes heureux de voir à la tête de cette maison.

Les funérailles de Saÿn ont eu lieu au Pirée; le consul de France, accompagné de toutes les autorités consulaires, ainsi que tous les Français résidant au Pirée, ont rendu les derniers devoirs à notre regretté Camarade.

Puissent ces témoignages de sympathie apporter un adoucissement à la douleur de sa veuve éplorée et de ses enfants!

C'est si triste de perdre un père tendre, un époux bienveillant, et la douleur se décuple lorsque cette mort arrive dans un pays étranger; les Camarades se joignent à cette famille et la Société regrette de n'avoir pu être représentée aux funérailles de Saÿn (1).

A. IMBERT,
(Aix 1850-53).